

Littératures, n° 81, « *Écrire les homosexualités au XIX^e siècle* ». Sous la direction de JEAN-MARIE ROULIN et STÉPHANE GOUGELMANN. Presses Universitaires du Midi, 2020. Un vol. de 224 p.

Le domaine du dossier « *Écrire les homosexualités au XIX^e siècle* » que Jean-Marie Roulin et Stéphane Gougelmann ont dirigé pour la revue *Littératures* est spécifiquement français, même si les contributions font des références à l'*Esthétisme* et aux œuvres d'Oscar Wilde, entre autres, et si Maxime Foerster utilise une catégorie, la *bromance* (mot-valise qui associe *brother* et *romance*), forgée dans un contexte anglo-saxon (« *La bromance dans la littérature française du XIX^e siècle* », p. 89-101). Le dossier offre – et c'est une de ses qualités – un riche panorama de la littérature française du XIX^e siècle lu au prisme de (l'écriture de) l'homosexualité, ou plutôt, comme le titre et l'introduction le précisent, *des homosexualités* (encore que ce pluriel semble surtout renvoyer à la dualité homosexualité masculine/ homosexualité féminine – et il est dommage que ce pluriel n'ait pas été plus exploré, dans d'autres directions) au moment où, comme les directeurs le rappellent dans leur introduction extrêmement solide, l'homosexualité apparaît comme identité dans le discours médico-légal – la référence à Foucault est utilement rappelée, et exploitée par plusieurs contributions, l'ensemble visant aussi à montrer le rôle que la littérature a joué dans la construction des paradigmes de l'homosexualité, avec, à l'horizon temporel, Sade en amont et Proust en aval. Comme S. Gougelmann et J.-M. Roulin l'expliquent, « [s]i le discours littéraire a joué un rôle déterminant dans la construction de l'homosexualité et de l'homosexuel.le, c'est par la nouvelle mission assignée à la fiction » (p. 18). On peut tout de même s'interroger sur l'enfermement culturel français, surtout pour un champ où une approche comparatiste aurait aidé à dégager plus nettement enjeux et stratégies – d'autant que la justification, judicieusement argumentée, du choix des termes *homosexualité* et *homosexuel.le*, anachroniques pour le corpus, passe par l'apparition du terme *homosexualität* dans un libelle anonyme de Karl-Maria Kertbeny (p. 11).

Le choix majoritairement monographique est posé comme un atout majeur (il « permet de mettre au jour la pluralité des points de vue, la liberté d'imaginer et les ruses de style qui évitent de nommer ce qui n'a pas de nom ou de recourir aux habituels anathèmes », p. 19). Toutefois, Nicole G. Albert analyse successivement *Le Comte de Monte-Cristo* de Dumas et *Regina* de Lamartine (« *Le saphisme en filigrane : le roman du premier XIX^e siècle* » p. 35-47 ; on regrette d'ailleurs que la lecture soit effectivement successive plus que comparatiste, et il est dommage que cette réflexion suive celle de Laurent Angard, « *De l'homosexualité chez Dumas ou l'art des allusions* », p. 23-34, avec un effet de répétition un peu gênant, puisqu'on retrouve des lectures des mêmes passages sans gain notable – comme l'impression chez le jeune Albert qu'Eugénie « semblait un peu appartenir à *un* autre sexe » p. 29/38, avec le même soulignement). Et Wendy Prin-Conti clôt le dossier sur une sorte d'instantané de l'année 1910 : « *Écrire l'homosexualité en 1910 : Stratégies croisées de trois jeunes poètes : Jean Cocteau, François Mauriac et Maurice Rostand* », p. 143-154).

Sur le plan matériel, le dossier souffre malheureusement de nombreuses imperfections (relecture insuffisante, maladroites d'expression, incorrections, fautes de logique). Pour n'en donner que quelques exemples, l'article par ailleurs fort éclairant de M. Foerster qui relit les couples d'amis au prisme de la *bromance* se clôt sur la formule : « le rôle majeur joué par la littérature française dans ce vaste projet de la modernité consistant à œuvrer à une *réinvention l'amour* » (p. 101, je souligne ; on avait déjà l'étrange coordination « car elle ne tire pas sa dynamique de la contrainte [...] et qu'elle n'est pas transitoire », p. 98). Tout l'article d'Ignacio Ramos-Gay, « *Homo-érotisme et homo-sociabilité dans les vaudevilles d'Eugène Labiche* » (p. 75-88), aurait dû être revu. On sourit de « ce qui s'est passé la nuit antérieure », ou de la « croissante homophobie et stigmatisation de l'union entre personnes du même sexe » p. 76 ; « *l'amicitias classique* » (p. 75) rend perplexe (tout comme, sous la plume de Nicole Albert,

elopment, p. 40). La logique est malmenée dans de nombreux textes (ainsi N. G. Albert évoque « l'opéra où l'on va pour voir autant que pour être vu.e », p. 98, comme s'il y avait un paradoxe à aller à l'opéra pour voir). Le titre de l'article de Sophie-Valentine Borloz, « Le parfum de l'inverti » (p. 131-142) est aussi le titre de la deuxième section (p. 133), reprise d'autant plus gênante que l'article explore en fait la place de l'olfaction et des odeurs dans les différents discours (médical, policier) sur les homosexuels – et les mythes et fantasmes qui s'y développent.

Malgré cela, le dossier présente bien des pistes intéressantes. La réflexion de J.-M. Roulin, « La “Légion thébaine” de *Salammbô* : désirs d'hommes » (p. 103-118), analyse de manière fort efficace et éclairante le fonctionnement dans *Salammbô* de l'évocation de la « légion sacrée » de Thèbes par Plutarque (*Vie de Pélopidas*, dans la traduction des *Vies* par Amyot). Dans la représentation de « couples d'hommes dans une tonalité héroïque », la « caution classique lui permet [à Flaubert] d'échapper à la censure ». « À un deuxième niveau, la description du mode de vie conjugal de ces guerriers offre une parodie du mariage, tel qu'on le pratique dans la France du XIX^e siècle ». Mais « la révélation de la vie quasi maritale de ces guerriers est faite au moment de leur mort. Dans la littérature du XIX^e siècle, le désir homosexuel est toujours annihilé par un retournement narratif » (p. 117). En somme, « un bon homosexuel est un homosexuel mort » (p. 118). D'une manière générale, le dossier croise différents champs : littérature française, discours médicaux, études LGBTQIA+, études de genre. On aurait alors envie de voir contextualiser plus fermement certains scénarios et problématiser systématiquement les notions abordées. Pour S. Gougelmann (« L'obscur clarté de *Mademoiselle Giraud, ma femme* », p. 61-64), le romancier se bat contre les silences. Non seulement la condamnation conventionnelle de l'homosexualité féminine peut être lue, précisément, comme une convention à laquelle l'auteur n'adhère pas, mais les maris des deux amantes adultères développent une relation d'intimité particulière. On pourrait se demander dans quelle mesure le personnage du mari qui ne peut vaincre la résistance de son épouse et tue l'amante de celle-ci n'incarne pas une forme d'anxiété masculine, anticipant la crise de l'identité masculine de la fin du siècle (pour reformuler le titre du livre d'A. Maugue). Michael Rosenfeld (« Écrire et escamoter l'amour entre hommes sous le Second Empire : *Monsieur Auguste* et *Le Comte Kostia* », p. 119-129) conclut sa lecture du roman de Joseph Méry et de celui de Cherbuliez sur un constat positif : « En créant dans leurs romans un dénouement qui déjoue les pièges de l'amour homosexuel, les deux auteurs ont parlé de l'amour contre-nature, mais d'une façon qui permet à leurs contemporains de savourer les possibilités romanesques qu'il entraîne et de le comprendre, sans avoir à le nommer » (p. 129). Mais *Le Comte Kostia* dénoue l'intrigue (Gilbert est amoureux du jeune Stéphane qui lui retourne son affection) par un coup de théâtre : le jeune homme est en fait sa sœur jumelle qu'on croyait morte. Certes, M. Rosenfeld cite des lecteurs de l'époque en mal de modèle pour l'amour entre hommes – mais, avec le recul, il faudrait se demander si ce coup de théâtre (devenu traditionnel – voir *Twelfth Night* de Shakespeare) est effectivement un stratagème cousu de fil blanc pour escamoter un scénario socialement choquant ou au contraire un retour au cadre régulateur (hétérosexuel), dans lequel justement, il n'y a pas d'erreur, et le cœur ne se trompe pas – comme dans *Le Dépit amoureux* de Molière ?

Est-ce l'emploi systématique du terme *homosexualité* qui a entravé l'exploration d'identités alternatives – voire de résistances à l'identité ? N. G. Albert, après L. Angard, commente la réflexion de la baronne Danglars sur sa fille, « Étrange enfant », où elle voit « une expression assez vague qui résonne à nos oreilles différemment : à savoir comme l'adjectif anglais “queer” qui en serait une traduction possible » (p. 38). Mais aucune contribution n'approfondit cette intuition. Or, la variété, voire l'originalité des paradigmes décrits auraient gagné à être caractérisées comme telles, plutôt que systématiquement ramenées à l'homosexualité, et le pluriel *les homosexualités* du titre du dossier aurait lui-même gagné en profondeur. Faut-il subsumer sous le rapport homosexuel la correspondance entre Sand et Dorval (Marjolaine Forest, « Lettres androgynes, ou l'amour des mélanges dans la Correspondance de George Sand et

Marie Dorval », p. 49-60) ? S'il y a « entremêlement des discours amoureux et amical » et intimité entre femmes, ne serait-il pas utile de réfléchir aux paradigmes de l'amitié féminine, comme on l'a fait pour l'amitié masculine ? Il ne s'agit pas d'invisibiliser les relations lesbiennes éventuelles, mais d'envisager des configurations alternatives. Un titre et une section comme « La lettre d'amour comme refuge » (p. 53-55) posent doublement problème. D'abord on semble ignorer l'assignation traditionnelle du genre de la lettre d'amour aux femmes ; ensuite, l'échange de consolations épistolaires, entre autres lettres, dessine un espace autre que la sexualité (qu'il soit plus large, complémentaire ou alternatif). Peut-être devrait-on ajouter au Foucault de l'*Histoire de la sexualité* (cité dans l'Introduction) celui qui s'intéressait à l'amitié comme mode de vie.

PIERRE ZOBERMAN